

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

La pagination est comme suit : [193] - 224 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

MARS 1883.

Chronique.

Visite de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert. — Adresse des élèves. — Réponse de Sa Grandeur. — Prix Doucet. — Prix Turcot.

C'est le 10 mars après-midi, l'horloge vient de sonner une heure, tout à coup un évêque se présente à notre parler; il nous prend par surprise, mais il faut bien dire que ce fut une agréable surprise; tout le malheur fut pour ce bon vieillard qui se vit dans l'obligation de se rendre à pied, par une forte tempête de neige, de la gare à notre domicile. Il dut même, paraît-il, frapper à plus d'une porte pour parvenir jusqu'à nous. Sans doute, Sa Grandeur Mgr Grandin a fait bien d'autres

trajets plus pénibles dans ses missions de Saint-Albert, du lac des Esclaves, à travers des plaines immenses habitées par des peuplades sauvages, la raquette était le seul moyen de transport; mais à Sainte-Thérèse, nous nous piquons de civilisation, nous avons l'habitude de recevoir des hôtes tels que Mgr Grandin avec plus de pompe et plus de solennité. Il nous a déjà pardonné, car notre faute était purement matérielle, n'ayant pas reçu d'avertissement préalable de cette visite.

Le voilà au milieu de nous cet homme à la figure si douce et si calme; la bonté rayonne dans son regard; son large front annonce l'intelligence, la plus grande simplicité unie à un certain air de timidité règne dans toute sa personne, sa démarche, ses manières. Pendant au-delà de trois heures, il nous parla de ses missions sauvages, du progrès de la colonisation dans le Nord-Ouest et des espérances que laisse entrevoir l'avenir. Et nous ne pouvions nous lasser d'écouter cette parole instructive et sympathique.

**

Vers les quatre heures et demie de l'après-midi, la communauté des élèves eut le bonheur de le voir et de l'entendre pendant une bonne demie heure. M. T. Nepveu présenta une adresse dont voici quelques extraits:

« Depuis longtemps nous avons entendu parler des actes de dévouement d'un missionnaire, d'un évêque qui, n'écouter que son zèle pour l'extension de la foi catholique, sacrifiait tous les instants de son existence au rude ministère de l'évangélisation des peuplades sauvages. Nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment d'admiration à la vue de tant d'héroïsme; et aujourd'hui que cet apôtre du Nord-Ouest nous fait l'honneur d'une visite, nous le saluons avec respect et lui souhaitons la bienvenue la plus cordiale.

« Oui, Monseigneur, vos nombreux travaux ne nous sont pas inconnus. Tant de démarches, tant de courses pénibles pour procurer aux enfants des prairies et des

bois, couchés à l'ombre de la mort, la lumière et la vie de la foi, les obstacles sans nombre que vous avez dû surmonter dans l'accomplissement d'un devoir aussi difficile que sublimé, tous ces actes d'un dévouement qui, s'il a été égalé, n'a pas été surpassé sur cette terre d'Amérique, ne sont pas restés ensevelis au fond des solitudes où ils ont été accomplis; ils ont traversé la vaste étendue du pays qui nous sépare du théâtre de votre zèle; ils ont traversé les plaines, les rivières, les forêts et les montagnes, et sont venus faire naître au fond de nos cœurs la plus franche comme la plus haute admiration. Nous n'ignorons pas non plus vos fréquents voyages au-delà des mers, pour solliciter en faveur de vos ouailles la charité de la France chrétienne. De plus, nous savons que le motif qui vous amène en ces jours de transition pour votre pays lointain au siège du gouvernement fédéral est d'obtenir de ceux qui gouvernent la plus grande protection possible pour vos chrétiens naissantes contre les dangers nouveaux qui les menacent. Nous nous réjouissons de vos œuvres avec tous ceux qui s'intéressent aux triomphes de l'Eglise, et nous vous souhaitons un succès toujours croissant dans vos nobles entreprises.

« Monseigneur, les apôtres autrefois, à l'exemple du Sauveur, passaient au milieu des peuples en faisant le bien; votre visite aujourd'hui dans notre communauté ne produira pas un effet moins salutaire. Elle augmentera dans nos jeunes cœurs l'amour des généreux dévouements, elle fera naître un germe de sacrifice, d'abnégation et de zèle que féconderont les conseils de votre parole sympathique et les grâces de votre paternelle bénédiction. »

**

Monseigneur répondit de la manière la plus heureuse. Il parle d'abord du zèle que doit avoir le missionnaire, il constate avec peine que le désir du lucre, l'amour des biens périssables de cette terre produit un bien plus grand nombre de marchands que le salut des

trajets plus pénibles dans ses missions de Saint-Albert, du lac des Esclaves, à travers des plaines immenses habitées par des peuplades sauvages, la raquette était le seul moyen de transport; mais à Sainte-Thérèse, nous nous piquons de civilisation, nous avons l'habitude de recevoir des hôtes tels que Mgr Grandin avec plus de pompe et plus de solennité. Il nous a déjà pardonné, car notre faute était purement matérielle, n'ayant pas reçu d'avertissement préalable de cette visite.

Le voilà au milieu de nous cet homme à la figure si douce et si calme; la bonté rayonne dans son regard; son large front annonce l'intelligence, la plus grande simplicité unie à un certain air de timidité règne dans toute sa personne, sa démarche, ses manières. Pendant au-delà de trois heures, il nous parla de ses missions sauvages, du progrès de la colonisation dans le Nord-Ouest et des espérances que laisse entrevoir l'avenir. Et nous ne pouvions nous lasser d'écouter cette parole instructive et sympathique.

**

Vers les quatre heures et demie de l'après-midi, la communauté des élèves eut le bonheur de le voir et de l'entendre pendant une bonne demie heure. M. T. Nepveu présenta une adresse dont voici quelques extraits:

« Depuis longtemps nous avons entendu parler des actes de dévouement d'un missionnaire, d'un évêque qui, n'écouter que son zèle pour l'extension de la foi catholique, sacrifiait tous les instants de son existence au rude ministère de l'évangélisation des peuplades sauvages. Nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment d'admiration à la vue de tant d'héroïsme; et aujourd'hui que cet apôtre du Nord-Ouest nous fait l'honneur d'une visite, nous le saluons avec respect et lui souhaitons la bienvenue la plus cordiale.

« Oui, Monseigneur, vos nombreux travaux ne nous sont pas inconnus. Tant de démarches, tant de courses pénibles pour procurer aux enfants des prairies et des

bois, couchés à l'ombre de la mort, la lumière et la vie de la foi, les obstacles sans nombre que vous avez dû surmonter dans l'accomplissement d'un devoir aussi difficile que sublimé, tous ces actes d'un dévouement qui, s'il a été égalé, n'a pas été surpassé sur cette terre d'Amérique, ne sont pas restés ensevelis au fond des solitudes où ils ont été accomplis; ils ont traversé la vaste étendue du pays qui nous sépare du théâtre de votre zèle; ils ont traversé les plaines, les rivières, les forêts et les montagnes, et sont venus faire naître au fond de nos cœurs la plus franche comme la plus haute admiration. Nous n'ignorons pas non plus vos fréquents voyages au-delà des mers, pour solliciter en faveur de vos ouailles la charité de la France chrétienne. De plus, nous savons que le motif qui vous amène en ces jours de transition pour votre pays lointain au siège du gouvernement fédéral est d'obtenir de ceux qui gouvernent la plus grande protection possible pour vos chrétiens naissantes contre les dangers nouveaux qui les menacent. Nous nous réjouissons de vos œuvres avec tous ceux qui s'intéressent aux triomphes de l'Eglise, et nous vous souhaitons un succès toujours croissant dans vos nobles entreprises.

« Monseigneur, les apôtres autrefois, à l'exemple du Sauveur, passaient au milieu des peuples en faisant le bien; votre visite aujourd'hui dans notre communauté ne produira pas un effet moins salutaire. Elle augmentera dans nos jeunes cœurs l'amour des généreux dévouements, elle fera naître un germe de sacrifice, d'abnégation et de zèle que féconderont les conseils de votre parole sympathique et les grâces de votre paternelle bénédiction. »

**

Monseigneur répondit de la manière la plus heureuse. Il parle d'abord du zèle que doit avoir le missionnaire, il constate avec peine que le désir du lucre, l'amour des biens périssables de cette terre produit un bien plus grand nombre de marchands que le salut des

âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ne fait de véritables apôtres. "Et, ajouta-t-il, le zèle de ces spéculateurs, les sacrifices qu'ils s'imposent l'emportent de beaucoup sur le zèle des missionnaires; je le dis à notre honte. Le commerce a beaucoup plus de martyrs dans le Nord-Ouest que la religion." Monseigneur insista beaucoup sur cette idée dont il semble fortement impressionné.

Monseigneur nous fait ensuite comprendre combien la vie est pénible au milieu des sauvages, en nous dépeignant leur malpropreté et en nous démontrant leur ingratitude. Chez le sauvage, le mot reconnaissance est inconnu; ils ont bien le mot *merci* emprunté au français, qui veut dire, chez eux, je suis content, mais qui n'exprime aucune idée de reconnaissance. Tout ce que l'on fait pour eux leur est dû, et ils ne doivent en retour aucune gratitude à leurs bienfaiteurs. Aussi, le missionnaire, après avoir travaillé pour les convertir, et les conserver dans la vraie foi, après s'être épuisé au milieu d'eux, meurt ou s'éloigne de ses sauvages qu'il aime, bien assuré qu'ils l'oublieront bientôt, s'ils peuvent avoir un autre missionnaire pour les desservir. Le prêtre chez les sauvages est obligé, bon gré malgré, d'épurer son intention, car il est sûr par avance de ne pas recevoir sa récompense ici-bas; il doit tout attendre d'en haut.

Mais je me trompe, le missionnaire a des consolations ineffables dans l'exercice de son saint ministère, parmi ces nations grossières. La foi simple, naïve et inébranlable du sauvage une fois converti véritablement à Dieu, réjouit son cœur et le soutient au milieu de ses pénibles travaux. Quelques traits rapportés par Sa Grandeur suffisent pour nous démontrer la foi sincère qui les anime. Un jour, Monseigneur était à prêcher dans une mission, lorsqu'un sauvage arrivant d'un long voyage, vint lui dire: "Père, j'avais un compagnon avec moi, nous venions tous deux pour te voir, pour t'entendre afin que tu rendisses nos cœurs forts. Mon compagnon est malade, bien malade, il va mourir; il est à trois jours de marche d'ici, Père, viens donc avec

moi, tu le baptiseras, car il ne l'est pas encore et tu sais, tu nous l'as dit toi-même, qu'on ne va pas au ciel sans le baptême." Monseigneur jugeant qu'il lui était impossible de laisser tous ces sauvages pendant six longs jours, enseigna au voyageur la manière de conférer le baptême, et après qu'il se fut bien convaincu qu'il pouvait administrer valablement ce sacrement, il lui dit: "Va maintenant le baptiser toi-même." Notre homme se met en route et au bout de six jours, il revient au campement. Monseigneur en l'apercevant lui demanda: "L'as-tu bien baptisé?—Oh! oui, dit-il, je me trouvais auprès d'un lac et, afin que son âme fut bien lavée, j'ai versé de l'eau à plusieurs reprises et à grande quantité. Lui as-tu donné un nom?—Oui, certainement, et un beau encore.—Lequel?—Je l'ai appelé Jésus-Christ. Mais, répliqua Monseigneur, nous ne donnons pas ce nom aux hommes, nous le respectons trop pour cela.—Eh bien, dit-il, je lui ai donné ce nom afin qu'il pensât plus souvent à Jésus-Christ avant de s'endormir pour toujours."

Un autre sauvage avait coutume, aux grandes fêtes, de se couper les cheveux en forme de couronne sur le sommet de la tête. Monseigneur l'avait déjà remarqué plusieurs fois, et un jour il s'avisait de lui dire: "Mon ami, pourquoi te rases-tu ainsi la tête en forme de couronne?—Et toi, Père, pourquoi le fais-tu?—Parce que je suis prêtre.—Eh bien, lui répliqua le sauvage, j'agis ainsi pour t'imiter, car je me suis dit: en faisant comme le Père, je suis certain de ne pas déplaire au Grand-Esprit." Plût au ciel que la foi des peuples civilisés, tout en étant plus éclairée que celle de ces sauvages, fut au moins aussi solide que la leur!

Monseigneur décrit ensuite la misère extrême qui sévit parmi les peuplades sauvages du Nord-Ouest. Autrefois la chasse était abondante; les troupeaux de buffles voyageaient dans ces vastes prairies, les loups, les renards étaient en grand nombre; aujourd'hui, ils sont presque disparus et le sauvage qui ne vit guère que de chasse, est condamné à souffrir de la faim et souvent à mourir. Si l'état actuel des choses ne change

âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ne fait de véritables apôtres. "Et, ajouta-t-il, le zèle de ces spéculateurs, les sacrifices qu'ils s'imposent l'emportent de beaucoup sur le zèle des missionnaires; je le dis à notre honte. Le commerce a beaucoup plus de martyrs dans le Nord-Ouest que la religion." Monseigneur insista beaucoup sur cette idée dont il semble fortement impressionné.

Monseigneur nous fait ensuite comprendre combien la vie est pénible au milieu des sauvages, en nous dépeignant leur malpropreté et en nous démontrant leur ingratitude. Chez le sauvage, le mot reconnaissance est inconnu; ils ont bien le mot *merci* emprunté au français, qui veut dire, chez eux, je suis content, mais qui n'exprime aucune idée de reconnaissance. Tout ce que l'on fait pour eux leur est dû, et ils ne doivent en retour aucune gratitude à leurs bienfaiteurs. Aussi, le missionnaire, après avoir travaillé pour les convertir, et les conserver dans la vraie foi, après s'être épuisé au milieu d'eux, meurt ou s'éloigne de ses sauvages qu'il aime, bien assuré qu'ils l'oublieront bientôt, s'ils peuvent avoir un autre missionnaire pour les desservir. Le prêtre chez les sauvages est obligé, bon gré malgré, d'épurer son intention, car il est sûr par avance de ne pas recevoir sa récompense ici-bas; il doit tout attendre d'en haut.

Mais je me trompe, le missionnaire a des consolations ineffables dans l'exercice de son saint ministère, parmi ces nations grossières. La foi simple, naïve et inébranlable du sauvage une fois converti véritablement à Dieu, réjouit son cœur et le soutient au milieu de ses pénibles travaux. Quelques traits rapportés par Sa Grandeur suffisent pour nous démontrer la foi sincère qui les anime. Un jour, Monseigneur était à prêcher dans une mission, lorsqu'un sauvage arrivant d'un long voyage, vint lui dire: "Père, j'avais un compagnon avec moi, nous venions tous deux pour te voir, pour t'entendre afin que tu rendisses nos cœurs forts. Mon compagnon est malade, bien malade, il va mourir; il est à trois jours de marche d'ici, Père, viens donc avec

moi, tu le baptiseras, car il ne l'est pas encore et tu sais, tu nous l'as dit toi-même, qu'on ne va pas au ciel sans le baptême." Monseigneur jugeant qu'il lui était impossible de laisser tous ces sauvages pendant six longs jours, enseigna au voyageur la manière de conférer le baptême, et après qu'il se fut bien convaincu qu'il pouvait administrer valablement ce sacrement, il lui dit: "Va maintenant le baptiser toi-même." Notre homme se met en route et au bout de six jours, il revient au campement. Monseigneur en l'apercevant lui demanda: "L'as-tu bien baptisé?—Oh! oui, dit-il, je me trouvais auprès d'un lac et, afin que son âme fut bien lavée, j'ai versé de l'eau à plusieurs reprises et à grande quantité. Lui as-tu donné un nom?—Oui, certainement, et un beau encore.—Lequel?—Je l'ai appelé Jésus-Christ. Mais, répliqua Monseigneur, nous ne donnons pas ce nom aux hommes, nous le respectons trop pour cela.—Eh bien, dit-il, je lui ai donné ce nom afin qu'il pensât plus souvent à Jésus-Christ avant de s'endormir pour toujours."

Un autre sauvage avait coutume, aux grandes fêtes, de se couper les cheveux en forme de couronne sur le sommet de la tête. Monseigneur l'avait déjà remarqué plusieurs fois, et un jour il s'avisait de lui dire: "Mon ami, pourquoi te rases-tu ainsi la tête en forme de couronne?—Et toi, Père, pourquoi le fais-tu?—Parce que je suis prêtre.—Eh bien, lui répliqua le sauvage, j'agis ainsi pour t'imiter, car je me suis dit: en faisant comme le Père, je suis certain de ne pas déplaire au Grand-Esprit." Plût au ciel que la foi des peuples civilisés, tout en étant plus éclairée que celle de ces sauvages, fut au moins aussi solide que la leur!

Monseigneur décrit ensuite la misère extrême qui sévit parmi les peuplades sauvages du Nord-Ouest. Autrefois la chasse était abondante; les troupeaux de buffles voyageaient dans ces vastes prairies, les loups, les renards étaient en grand nombre; aujourd'hui, ils sont presque disparus et le sauvage qui ne vit guère que de chasse, est condamné à souffrir de la faim et souvent à mourir. S. l'état actuel des choses ne change

pas, avant longtemps toutes ces nations auront disparu complètement. Les tribus indiennes comprennent le triste avenir qui les attend, eux et leurs descendants; le discours suivant prononcé par un sauvage, en présence d'un missionnaire, nous l'indique clairement.

“ Père, dit-il, en venant habiter parmi nous, tu nous as fait grand bien, toi, tu nous as fait connaître le Grand-Esprit, tu nous as enseigné la prière, tu as lavé nos âmes dans l'eau du baptême, tu as rendu nos cœurs forts, tu nous as appris à aimer nos enfants et à en prendre soin; maintenant, suivant tes conseils, nous voulons conserver la vie à ces enfants aussi longtemps que le Grand-Esprit l'aura pour agréable. Voilà pourquoi je te parle aujourd'hui, et, Père, nous ne pouvons plus les nourrir, nous n'avons plus aucuns moyens. Autrefois, la chasse était belle, un bon chasseur pouvait facilement coucher par terre plusieurs buffles; quand les buffles faisaient défaut, il prenait son fusil et suivant les traces du renard, il allait l'attaquer dans sa tanière et rapportait à sa famille des vivres en abondance. Maintenant, que les choses sont changées! la chasse n'est plus suffisante pour nous empêcher de mourir. A qui la faute? C'est aux blancs; ce sont eux qui ont chassé loin de nous tous les troupeaux de buffles et les autres bêtes qui soutenaient notre existence. Ils se sont emparés de nos terres, et, chez nous, ils nous traitent comme des étrangers. Si nous campons près d'eux, ils nous disent: “ va donc bâtir ta tente plus loin, car tes enfants font peur à mes poules et à mes animaux; et, quand nous n'avons plus rien à manger, et que nous leur en demandons, ils nous injurient en disant: paresseux, fais comme nous, travaille, cultive la terre et tu ne mourras pas de faim.” Est-ce que je puis travailler, moi qui n'ai jamais manié autre chose que le fusil? je ne pourrais pas même cultiver un morceau de terre grand comme ta tente. Ah! Père, je t'en conjure, prends nos enfants, apprends leur à travailler, afin qu'ils ne meurent pas; toi seul peut les sauver, car, si tu les laisses ici, quand la neige sera disparue, ils ne vivront plus.”

Monseigneur comprenant la triste situation de ces pauvres peuplades sauvages, veut en effet les sauver d'un annéantissement complet, en recueillant le plus grand nombre d'enfants possible, pour leur apprendre à cultiver la terre ; il en a déjà une centaine qu'il soutient à ses propres frais, et maintenant, il est à plaider, auprès du gouvernement fédéral, la cause de ses chers sauvages. Réussira-t-il ? Ah ! ce ne sera pas en se servant, comme les enfants du siècle, des ruses, des astuces, des raffinements de la politique humaine, il les ignore certainement ; mais il a pour lui la bonne cause, et il possède à un degré éminent la vraie politique, la politique de son divin chef, Jésus-Christ : "*Insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.*" Bien convaincu de l'excellence du but qu'il poursuit, il emploie pour l'atteindre, la patience, la douceur, la prière, les demandes opportunes et importunes, et espérons-le, le succès couronnera ses efforts.

* *
*

Mon cher directeur,

“ Il m'est venu une idée que vous trouverez bizarre peut-être. J'aurais l'intention de fonder parmi vos élèves un prix qui serait accessible à toutes les capacités et à toutes les aspirations. Je ne sais trop comment l'appeler ; même, je suis dans l'embarras pour m'expliquer. Voici :

“ Je voudrais qu'une récompense fut donnée à celui de vos élèves qui, au jugement de son directeur et de ses professeurs, sera trouvé le plus propre et le plus soigneux dans l'entretien de ses habits, de son linge, de ses livres, de ses cahiers, de ses effets et de ceux du collège, enfin le plus *rangé* en tout. Tous les jours j'apprends combien va être belle votre nouvelle maison ; en économe intéressé, je viens stimuler le zèle de vos écoliers, afin que tous concourent à qui mieux mieux à en conserver intacts l'éclat et la splendeur.

“ Vous trouverez sous ce pli les quelques dollars que je consacre à ce prix d'un nouveau genre ; et si ma pro-

position est acceptée, je vous enverrai sous peu le capital dont l'intérêt égalera annuellement la somme ci-incluse. Je ne vous demande en retour qu'une chose, c'est de m'envoyer chaque année votre *Palmares*, pour que je connaisse le nom de l'élève de mon choix.

JULIEN DOUCET, prêtre."

Voilà une idée neuve, n'est-ce pas, et qui laisse assez entendre chez l'inventeur des dispositions plus qu'ordinaires pour l'économie. Ce prix arrive juste à temps, au moment où nous devons entrer dans notre collège neuf. Cette maison, dans son architecture simple et unie, sera finie et élégante ; il est bon d'en accoutumer les futurs habitants à l'esprit de conservation, car il serait bien pénible de voir un aussi bel édifice coupé et brisé dès les premiers temps qu'il sera habité. Ce prix, dès cette année, commencera à inculquer à nos élèves ce respect pour tout ce qui appartient à une maison qu'ils doivent aimer et chérir, comme un autre chez soi, une résidence maternelle, une *Alma Mater* en un mot. Sans doute, il faudra employer tous les moyens, mettre tout en œuvre pour conserver intact notre nouveau collège : recommandations, défenses, réprimandes ; mais ce prix sera toujours là pour rappeler à tous leur devoir, ce sera un pensez-y bien continu. Et après bon nombre d'années, si notre maison est parfaitement conservée, nous le devons en grande partie à celui qui, le premier, a eu cette heureuse pensée. Au reste, il est bon que les élèves s'habituent à être soigneux ; les parents en profiteront, car leurs enfants ménageront davantage leur linge, leurs livres, et ils contracteront cette heureuse habitude qui les suivra dans le monde ou dans l'état ecclésiastique. L'ordre, la propreté sont des vertus bien précieuses ; sans elles, un jeune homme, même avec les talents les plus brillants, reste toujours incomplet. Une personne bien mise, mais sans affectation ni recherche, inspire le respect ; un extérieur bien réglé indique une âme, une intelligence bien coordonnée.

Une difficulté se présente : quel nom donner à ce prix ? Il s'appellera le " Prix Doucet," c'est clair. Mais

encore sous quel titre le distribuerons-nous ? Quel est le mot qui rendra plus exactement la pensée du fondateur ? je n'en vois qu'un seul. Le fondateur est économiste au collège de Saint-Boniface, alors nous l'appellerons le prix d'économie domestique. Voilà la pensée parfaitement rendue ; en effet, la propreté dans ses habits et sa personne, le soin de ses livres et de son linge sont du domaine de l'économie domestique ; le bon ordre dans une maison, le respect, la conservation intacte de tous les meubles qui sont mis à la disposition des élèves, voilà certainement encore de l'économie domestique. L'élève qui coupe, brise tout ce qui lui tombe sous la main, n'est pas économe ; celui qui déchire, macule tous les livres qui coûtent si cher à ses parents, n'est pas économe ; la malpropreté et la négligence dans les habits sont aussi opposés à l'économie domestique. C'est donc une chose réglée, ce sera le prix d'économie domestique, à moins, lecteurs, que vous ne trouviez un mot qui puisse rendre l'idée du fondateur d'une manière plus exacte. Nos plus sincères remerciements à qui de droit.

* *
*

Depuis cinq ans un autre ami de l'éducation de la jeunesse, le Rév. M. Louis Turcot, curé de l'île Perrot, a bien voulu encourager l'étude de la philosophie au petit séminaire de Ste-Thérèse. Dans le siècle où nous vivons, siècle qui a embrassé toutes les erreurs du passé et qui en a enfanté un grand nombre lui-même, siècle où les principes les plus faux et les plus pernicieux trouvent une foule d'adeptes, la classe dirigeante a besoin d'hommes sérieux, véritablement instruits, imbus de principes sûrs et capables de les faire triompher ; or l'étude approfondie de la philosophie peut seule former de tels hommes. Il faut donc de toute nécessité renforcer nos études de philosophie, encourager nos jeunes étudiants à s'y appliquer avec ardeur. C'est ce qu'a fait M. Turcot en fondant un prix de philosophie. Ainsi, ce monsieur travaille à la prospérité d'une mai-

son qu'il estime et qu'il aime, il nous l'a prouvé en maintes circonstances. Il poursuit une œuvre excellente et qui est de nature à produire le meilleur résultat pour la société. Les jeunes gens à l'âge de dix-huit à vingt ans ne sont pas toujours assez réfléchis, la philosophie offre bien des difficultés, elle est pour eux une science un peu aride au premier abord, bien qu'elle offre les plus doux charmes à ceux qui s'y livrent avec zèle. Ce prix est calculé à déterminer les plus nobles et les plus généreux efforts.

Ce zèle de la part d'un homme qui n'a appris à connaître notre maison que depuis quelques années, nous touche profondément; son nom restera écrit sur la liste de nos bienfaiteurs; sa mémoire sera bénie de la jeune studieuse.

Je crois faire plaisir aux lecteurs en leur faisant connaître les noms de ceux qui ont mérité depuis cinq ans le prix Turcot. Ce fut en soixante dix-huit, le Rév. M. Jules Graton, prêtre, puis M. Joseph Vaillancourt; ecclésiastique; tous deux font actuellement partie de notre corps enseignant. Le troisième couronné fut M. Louis Bertrand, qui étudie avec beaucoup de succès à l'école polytechnique de Montréal. Les deux derniers qui ont remporté ce prix furent MM. George Payette et William Early; l'un est professeur des langues anciennes dans la classe de rhétorique au collège de Sainte-Thérèse; l'autre a quitté depuis sa famille, sur l'ordre de son ordinaire, et est allé à Aix, en France, pour étudier la théologie.

M. Turcot a, le premier, conçu et réalisé l'idée de fonder un prix au collège de Sainte-Thérèse; M. Doucet a suivi ce bon exemple, maintenant l'élan est donné. D'autres probablement marcheront sur de si nobles traces et encourageront l'un, l'instruction religieuse, l'autre, les mathématiques, et que sais-je encore? A chacun de choisir.

ANTHOS.

30 mars 1883.

Le vieux presbytère

S'éroule avec fracas sous les coups du marteau
 Cette noble demeure à l'antique apparence,
 Dans les jours d'autrefois asile de science,
 Qui fut de nos aïeux l'honorable berceau.

Les anciens souvenirs, du fond de leur tombeau,
 Réveillés par le bruit de l'affreuse cadence,
 De leur repos poudreux secouant le silence
 Voltigent dans les airs à l'instar de l'oiseau.

Voyez-vous à travers les ombres de la brume,
 Le soir, se promener en un brillant costume
 Un fantôme au-dessus du castel démoli ?

Est-ce ton âme en peine, ô bon monsieur Ducharme,
 Qui du ciel vient verser le tribut d'une larme
 Sur le bord d'un passé s'abîmant dans l'oubli !

Mai 1878.

JOANNES.

C'est Elle !

Un jour, je dus quitter les lieux où mon enfance
 Avait vu s'écouler les plus beaux de ses jours !
 J'allais, le cœur bien gros, n'avoir que l'espérance
 De revenir, passant, au toit de mes amours !

Je marchais donc, ... mon cœur rempli de souvenance
 D'un trop rude chemin égayait le parcours,
 En s'ouvrant tout entier à la reconnaissance
 Pour cette *Alma Mater* qu'il aimera toujours.

Je l'ai revue enfin cette maison bénie !
 Que dis-je ! ... De longtemps elle est ensevelie
 Sous la terre d'épreuve ! Et pourtant quel bonheur !

Aux bras de la patrie et de la foi, plus belle
 Je viens de la revoir se relevant ... C'est elle !
 Ah ! je l'ai reconnue : il battait trop, mon cœur !

25 mars 1883.

MAXIMILIEN COUPAL.

La Saint-Joseph

Chantons, réjouissons-nous, goûtons notre bonheur,
De ta fête, ô Joseph, on voit briller l'aurore.
Que chacun, dans ses chants, bénisse, exalte, honore
Ce père dévoué, ce zélé protecteur.

Te Joseph célèbrent, cet hymne séraphique
Retentit aujourd'hui bien haut dans l'univers ;
Te Joseph célèbrent, mille peuples divers
De l'aurore au couchant redisent ce cantique.

Je te vois sur ton trône, avec un sceptre d'or,
Roi de la cour céleste, environné des anges ;
Je te vois honoré par les saintes phalanges
Dont l'allégresse éclate en un bruyant essor.

Les anges, nos gardiens, dans leurs urnes sacrées,
T'apportent de nos cœurs les vœux les plus ardents,
Les soupirs, les souhaits, les parfums odorants :
Encens pur qui s'élève en spirales dorées.

Dans leurs accents divins les habitants des cieux
Proclament ta grandeur, célèbrent ta puissance ;
Leur voix, concert suave, annonçant ta clémence,
Fait retentir Sion d'accords mélodieux.

Chaste et fidèle époux de notre auguste Mère,
Père nourricier de Jésus incarné,
Témoin des premiers pas de l'enfant nouveau né,
De tes enfants pieux écoute la prière.

O doux nom de Joseph, nom plus doux que le miel,
Nom béni, qui réjouit et transporte les âmes,
Nom de force et d'amour, tu me plais, tu m'enflames,
Mon cœur, en t'invoquant, soupire vers le ciel.

De toutes les vertus le plus parfait modèle,
Saint Joseph, puissions-nous en marchant sur tes pas,
Obtenir du Seigneur que chacun, ici-bas,
A tes conseils toujours soit soumis et fidèle.

Puisses-tu m'obtenir, à moi ton serviteur,
D'habiter avec toi la célesté patrie,
Séjour trois fois heureux, *alma mater* chérie,
Où l'on goûte repos, paix, lumière et bonheur.

19 mars 1883.

EDMOND COURSOL,
Elève de rhétorique.

M
con:
bien
dant
sion
van
tiqu
quel
Apô
nous
de la
à la
M
de n
lois
de le
Nous
des j

Mc
osseu
temp
physi
sent l
et soi
affect
thies.
ries d
de sa
chef c
peu v
souffr
eune
pugna
marqu
évêqu

Mgr Grandin.

Mgr Grandin est venu nous visiter. D'heureuses circonstances nous ont valu l'honneur de lui souhaiter la bienvenue à trois reprises. Nous avons donc joui, pendant plusieurs heures, de la présence d'un évêque missionnaire, d'un de ces hommes de Dieu, héros de l'Évangile, zélés propagateurs des grandes œuvres patriotiques aussi bien que religieuses, dont les vertus et les quelques traits d'héroïsme, consignés aux *Actes des Apôtres* et dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, nous étonnent en même temps qu'ils nous font rougir de la timidité de notre foi, et de notre peu de dévouement à la grande cause de notre sainte religion.

Mgr Grandin est demeuré assez longtemps au milieu de nous, pour que nous ayons pu le voir et l'entendre à loisir, l'examiner de plus près, et, qu'on nous permette de le dire, l'étudier au physique comme au moral. — Nous croyons faire plaisir au lecteur, en lui faisant part des impressions qui nous en sont restées.

* * *

Monseigneur est d'une haute stature ; sa charpente osseuse et robuste lui donne une attitude imposante que tempèrent la modestie de son regard et la douceur de sa physionomie. Son front noble et ouvert, où s'épanouissent la candeur et la franchise, son air toujours calme et souriant, reflètent une âme sereine, un cœur bon et affectueux, attirent la bienveillance, gagnent les sympathies. Les austérités d'une vie nomade, les intempéries de l'air, ont un peu bruni son teint, altéré les traits de sa figure encore jeune et n'annonçant pas d'abord un chef couronné de cheveux blancs. Sa Grandeur est un peu voutée, et sa démarche paraît gênée et pénible. La souffrance accompagne-t-elle son pas ? L'extérieur d'un vieillard ne le traîne point, encore moins la répugnance qu'il lui faut vaincre pour se soumettre aux marques d'honneur qu'exige toujours la visite d'un évêque.

La recherche du bieu-être et l'égoïsme plus ou moins prononcé, si naturels chez qui veut encore marcher à la remorque de ses désirs, paraissent s'être parfaitement éteints dans les sacrifices si pénibles et continuels du missionnaire. En effet, la douceur et la complète abnégation ne semblent plus rien coûter au vertueux évêque de Saint-Albert, tant lui sont devenues familières ces deux belles vertus que le Divin Maître désirait tant nous inculquer, lorsque, nous ouvrant son cœur comme un livre, il nous disait : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur."

Cependant la pénétrante influence de la vertu, si puissante à transformer la nature, n'est pas parvenue à faire disparaître entièrement un reste de timidité que cachent mal la dignité et la supériorité de l'évêque : on retrouve encore sous les livrées épiscopales la bonté et la confiante simplicité du religieux qui se croit assez honoré de pouvoir s'appeler le petit Oblat de Marie Immaculée. Pour bien commander, il faut savoir bien obéir ; or Mgr Grandin, prêtre dévoué aussi bien que pieux novice, fut — cela se sent comme l'évidence — brebis obéissante et soumise avant d'être pasteur doux et bon. *Bonus pastor!* Bon pasteur ! Que cette allégorie de l'Écriture nous fournit bien, ici, le mot pour caractériser le bon évêque de Saint-Albert. Cœur tendre et sympathique, il a une fibre pour toutes les misères et toutes les consolations ; il connaît les siens et les siens le connaissent et l'aiment, il attire les natures les plus revêches et gagne tout par l'aménité de son caractère et la facilité de son abord ; cœur généreux et dévoué, il ne craint pas de marcher toujours à la tête de son troupeau ; car de longtemps il a fait le sacrifice de sa vie. Aussi, ne sommes-nous pas surpris de voir qu'il ait acquis " la confiance des Indiens et pris sur eux cet ascendant affectueux qui assure le succès des soins qu'on leur prodigue."

Cœur par trop généreux, Mgr Grandin est encore d'une sensibilité extrême et d'une grande faiblesse de tempérament. Aussi, les voyages difficiles à travers les prairies et les lacs, les longues privations, les froids polaires altérèrent-ils souvent sa santé ; mais jamais il n'a autant souffert de cette complexion de son organisme

qu
ch
vi
si
et
da
tic
m
co
co
qu
sta
ch
ph
cel
co
Tu
obl
tel.
pa
du
Die
épi
pré
sien
dou

C
nou
tant
les
le n
de l
D
sue
gnet
bien
danc

que lorsqu'il se vit frappé dans ce qu'il avait de plus cher : ses missions vivement éprouvées, soit par un revirement soudain de cette population sauvage toujours si crédule et si superstitieuse, soit par le fléau si terrible et si impitoyable de l'incendie ; jamais il ne ressentit davantage dans tout son être, le contre-coup de l'émotion que lorsque son supérieur dut faire violence à sa modestie, pour lui imposer l'honorable fardeau de l'épiscopat. Jeune encore, à peine cinq années de prêtrise, connaissant d'avance la portion de la vigne du Seigneur qui allait lui échoir, on peut se figurer avec quelles instances il supplia son vénéré fondateur de changer le choix qu'il avait fait de sa personne. Mais son refus de plus en plus prononcé prouva que le choix était bon ; et celui que Mgr Mazenod, " inspiré de Dieu, avait désigné comme *dignus inter dignissimos*, dut s'entendre dire " : *Tu seras évêque, je le veux ; mais tu n'en seras que plus oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel. Tu n'en seras que plus oblat ! C'était bien là prendre par le sensible, le jeune et zélé missionnaire qui brûlait du désir de s'immoler de plus en plus à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Mais ses forces s'étaient épuisées sous le faix des émotions, des craintes et des préoccupations de sa nouvelle dignité, et, pendant plusieurs semaines le nouveau prélat se vit cloué à un lit de douleur et d'inquiétude : Tu n'en seras que plus oblat !*

* * *

Ce que Mgr Grandin nous apparait et nous dit sans nous parler (Sa Grandeur nous pardonnera de l'avoir tant examinée et de livrer si ingénûment à la publicité les impressions que sa vue a produites sur nous), il nous le manifeste encore bien plus lorsqu'il nous est donné de l'entendre.

Disons d'abord que, dans la simple conversation sur des sujets ordinaires, il n'est pas dans la nature de Monseigneur d'être ce qu'on est convenu d'appeler un causeur ; bien que, par son affabilité et son extrême condescendance, il mette immédiatement à l'aise. Il est pourtant

deux sujets qui paraissent le mettre en veine : ce sont les intérêts de ses chères missions et le sort fait à ses infortunés sauvages ; ce sont encore les péripéties et les incidents du triste drame que joue, en ce moment, cette malheureuse France qu'il aime tant, et qu'il voudrait tant voir fidèle à sa mission et aux traditions de ses ancêtres. Oh ! c'est que, ici, le zélé missionnaire et le fils pieux et dévoué à la cause maternelle, parle vraiment de l'abondance du cœur : l'impiété et les profanations de ses compatriotes, comme les souffrances des pauvres sauvages, ont laissé dans son âme une trace profonde ; et son zèle à réparer les outrages faits au crucifix, trouve une large place à côté de la sainte ambition qu'éprouve le prêtre missionnaire d'arracher les âmes et les corps des malheureux Indiens à la dureté et à la vertu corruptrice des cruels enfants de la civilisation.

Qu'une circonstance plus solennelle, une adresse, une réception quelconque, oblige Sa Grandeur à s'exécuter, à prendre la parole, oh ! c'est alors qu'il fait bon de l'entendre. Même ce défaut naturel de langue qui lui fait toucher légèrement certaines syllabes et ralentit son discours, n'a presque plus rien de disgracieux. Il a tant vu et ouï de choses originales pour nous, qu'il n'a pas besoin, pour faire honneur à une réponse, de se contourner dans le cercle vicieux des banalités. Il saisit le mot où la circonstance atténuante, qui lui permette d'entrer immédiatement dans l'unique et fécond sujet, sur lequel tous désirent être entretenus. Et, comme il sait conserver leur véritable attrait à ces récits de missions chez les sauvages, qu'il nous expose dans toute leur éloquente simplicité, tenant en haleine cette remuante jeunesse d'ordinaire si peu attentive ; comme il sait aussi faire ressortir les intérêts si divers qui se jouent sur cet immense territoire du Nord-Ouest, où, à côté du missionnaire, attendant dans la patience et la prière, le moment de la grâce pour sauver l'âme de son frère, campe le pâle trafiquant que l'exécrable soif de l'or attache à la piste du sauvage, et lui fait épier l'occasion de s'emparer de la peau d'un vil animal : martyr du lucre, ses efforts et son dévouement passent souvent ceux du

martyr de l'Évangile. Le saint évêque s'humilie de cette anomalie du cœur de l'homme, s'accusant de lâcheté, et s'afflige de voir que, faute d'un plus grand zèle, des centaines d'âmes croupissent dans la mort et le péché, là, où " l'amour de l'argent ne laisse pas se perdre une seule queue de renard."

Mgr Grandin ne cherche pas l'art dans ses discours ; il parle correctement, avec à-propos, mais simplement, mais le langage du cœur, et sa parole va droit au cœur, produit souvent plus d'effet que tous les artifices de rhétorique. Nous avons eu le bonheur de l'entendre prêcher, au grand jour de Pâques. Sa Grandeur est profondément frappée du contraste qui existe entre les nations barbares et infidèles, et celles que le bon Dieu a gratifiées d'une éducation chrétienne, où règne encore l'esprit de foi et de religion. La triste condition faite à la femme sauvage, esclave et non pas compagne de l'homme, échangée contre de vils animaux, vendue par un caprice du père ou du mari, avilie au point de s'étonner que le missionnaire parle aussi pour elle quand il annonce, au milieu des camps, les consolantes vérités de l'Évangile ; les faits nombreux et révoltants de barbarie dont Monseigneur lui-même a été témoin chez ces pauvres sauvages qui, pour un bon nombre, n'ont pas encore ressenti les divines influences de la charité, qui demeurent encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme, le font ardemment soupirer après le bienfaiteur qui leur ôtera la pierre du tombeau..... Et à la vue de nos temples riches et spacieux, des foules pieuses et avides d'entendre la parole du prêtre et de répandre le bien, le saint évêque parle d'abondance et développe avec chaleur ce texte qu'il se plaît à redire : *Non fecit taliter omni nationi*. Alors aussi sa pensée ne peut se défendre de se porter vers son ingrate patrie, la France qui chasse ses religieux, voit des ennemis dans ses prêtres, fait une guerre à outrance à la religion, quand il sait, lui, par expérience, que les vraies réformes humanitaires, les seules consolations aux grandes peines du cœur, les seuls remèdes aux maux dont se meurt la société, ne se trouvent que dans cette sainte religion.

* *

Mgr Grandin (Vital), est né à St-Pierre de la Cour, diocèse de Laval (Mayenne), en 1827. Il fit ses études classiques au petit séminaire de Pécigné; et, immédiatement après sa philosophie, il entra au Noviciat des Oblats de Losier, en 1849. Quatre ans après, il disait adieu à la belle France, pour aller se consacrer aux missions sauvages de la Rivière-Rouge, où il s'est dépensé depuis, dans les longues routes en raquettes, les voyages pénibles, les misères de la faim et du froid, les fatigues et les maladies. C'est en 1857, trois ans après son arrivée au Nord-Ouest, qu'il fut désigné par le supérieur général des Oblats pour devenir le coadjuteur de Mgr Taché, avec future succession. Ses bulles de préconisation furent signées par le St-Père le 10 décembre de la même année, lui conférant le titre d'évêque de Satala *in partibus infidelium*. Mais ce n'est qu'en février 1859, qu'il connut officiellement la nouvelle de son élection. Quand, après son sacre, il revint malade de France, en juillet 1860, pour se rendre bientôt, malade encore et souffrant, à son ancienne mission de l'île à la Crosse qu'il occupa, comme coadjuteur de Mgr Taché, jusqu'à l'érection de l'évêché de St-Albert, Mgr Grandin eut sans doute l'honneur, durant les premières années du moins, d'habiter le splendide palais épiscopal que le spirituel archevêque de St-Boniface décrivait en ces termes : “ J'ai un palais épiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Le dit palais a vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept de haut; il est enduit en terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont un libre accès. Deux chassis de six verres chacun éclairent l'appartement principal; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système lumineux. Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout, au contraire, est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque; mon valet de chambre est évêque; mon cuisin-

“ nier lui-même est aussi quelquefois évêque. Ces
 “ illustres employés ont tous de nombreux défauts ;
 “ néanmoins, leur attachement à ma personne me les
 “ rend chers et me les fait même regarder avec com-
 “ plaisance.”

Cette austère résidence de l'évêque, Mgr de Satala l'échangea contre une autre encore plus sévère, quand il partit en juin 1861, de cette même Ile à la Crosse, pour aller visiter les missions d'Artasbaskaw-Mackenzie : ce grand voyage dans les climats polaires, qui dura plus de trois ans, où Sa Grandeur devait fixer le siège du futur évêque de ces froides régions de l'extrême Nord-Ouest, en fondant la mission de la Providence, où la vie du saint prélat fut mise à deux doigts de sa perte ; cette visite durant laquelle, “ la noble abnéga-
 “ tion, le calme, l'admirable énergie de l'évêque mis-
 “ sionnaire au milieu de difficultés, d'obstacles et de
 “ souffrances d'une nature exceptionnelle, sont au-
 “ dessus de tout éloge.” (Adresse d'un officier de l'Honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson) ; visite qui, d'après l'appréciation de Mgr Taché lui-même, “ a mis au grand jour une vertu hors ligne, un dévouement dont les cœurs les plus généreux, les âmes d'élite sont seules capables.”

En 1867, Mgr Grandin se voyait entièrement dépouillé de toute habitation à l'Ile à la Crosse, épreuve qui lui fut d'autant plus saignante qu'il venait de refaire à neuf tout son établissement, et que les nouvelles bâtisses avaient été terminées le soir même de l'incendie. En 1871, il devenait évêque titulaire de St-Albert, canoniquement et définitivement érigé en diocèse, cette année. Il avait donc désormais à exercer son zèle et sa juridiction sur un territoire déterminé, champ bien vaste et difficile, lequel s'étend, sur une large bande, depuis les Montagnes Rocheuses jusque aux environs de la Baie d'Hudson : comprenant les districts de la Siskatchewan, de la rivière aux Anglais, de Cumberland et la partie occidentale du district d'York, arrosée par les eaux qui se jettent dans la rivière Churchill.

* * *

Les besoins de cet immense diocèse se sentent d'eux-mêmes, surtout quand nous savons que Mgr Grandin n'a que le sou de la Propagation de la Foi pour subvenir aux dépenses des voyages, à l'entretien des Pères, des Religieuses et des missions, à la nudité des sauvages qui demanderont au missionnaire jusqu'à sa dernière chemise. Cependant, il est un autre besoin dont l'urgence se fait sentir davantage dans ce grand pays du Nord-Ouest. Les choses en sont rendues à un point où les tribus sauvages sont menacées de disparaître entièrement, et cette fois, non pas dans une guerre interminable, comme il arriva jadis pour l'infortunée nation huronne ; mais c'est le flot de *civilisation* qui menace d'absorber, d'engloutir ce peuple apathique, " toujours enfant " et devenu la dupe de la rapacité des blancs. C'est au nom de la *civilisation*, qu'avec les injustices et l'immoralité, on fait à ces pauvres sauvages une position telle qu'il est impossible, à cause de leur caractère, de ne pas les voir bientôt s'éteindre tous dans une mort lente et désespérée. Or, Mgr Grandin, qui a vécu vingt-neuf ans avec ces pauvres enfants de la prairie, qu'il aime à cause de leur âme, lui qui leur a enseigné, *in omni patientia*, les vérités d'une religion toute de charité, ne peut pas, à l'exemple du Divin Maître, ne pas les aimer dans leur abandon et leurs misères. Il a même avisé au moyen de les tirer de l'impasse où ils se trouvent : ce serait d'ouvrir des écoles où seraient reçus " les enfants que les parents viennent remettre " entre les mains du missionnaire, en lui demandant " d'en prendre soin parce qu'ils vont mourir, & de leur apprendre à travailler, à cultiver la terre, de changer leurs mœurs, d'en faire des citoyens capables de vivre du fruit de leur travail. C'est dans ce but que le charitable évêque de St-Albert s'est transporté à Ottawa, dès le commencement de la session. Il passe, là, de longues heures sur le parquet du parlement et à l'anti-chambre des bureaux, non pas *précisément* pour entendre les discours des orateurs parlementaires, encore moins

pour escamoter à nos ministres un contrat avantageux pour lui. Non, il n'a point de mystère, et toute appréhension, comme toute défiance, tombe à néant devant son regard franc et limpide. On sent qu'on n'a pas affaire à un diplomate, et que ces visites du saint évêque lui sont plus pénibles que les grandes privations inhérentes à son ministère. Puissent nos gouvernants bien comprendre la légitimité de ses demandes, la pureté de ses intentions, la noblesse et l'excellence de ses propositions ! Puissent-ils ne pas sacrifier aux préjugés, devant cet axiome vrai jusqu'à la banalité : la cause de Dieu et de l'Église, c'est la cause de l'homme et de la société.

* *
*

Il y a quelques années, un journal écrivait en parlant du missionnaire, ces jolies paroles : “ L'amour trans-
“ forme, et celui qui possède ce don divin, fruit de la
“ foi, a la beauté véritable. Plus ses vêtements sont
“ humbles, plus ses membres portent les cicatrices de
“ ce martyr à longue échéance, qu'on appelle la vie du
“ missionnaire, plus le chrétien baise avec respect la
“ trace de ses pas.”

Nous avons pu constater par nous-mêmes la vérité de ce sentiment. Quelques curés ayant manifesté le désir de voir Mgr Grandin adresser la parole à leurs ouailles, Sa Grandeur n'a pu manquer cette occasion de faire connaître à notre peuple si religieux l'état de ses missions et les besoins de son vaste diocèse ; . . . et les bons paroissiens profitent de sa présence pour décupler et verser entre ses mains le sou de la propagation de la foi, s'inclinent avec respect sur son passage, semblant répéter tout bas dans leur cœur : qu'ils sont beaux ces pieds qui se fatiguent et ces cheveux qui ont blanchi à la recherche des âmes abandonnées ! Monseigneur, sans en être surpris, admire cette manifestation de la foi, et ne sait comment exprimer sa reconnaissance aux fidèles et à la Providence, qui ménagent ainsi des secours et assurent une plus grande somme de bien à ses pauvres missions sauvages.

La charité est sœur de la prière ; nos populations l'ont compris, et ne sauraient offrir au missionnaire le tribut de leurs prières sans y ajouter celui de leurs aumônes. Elles comprennent que chaque fidèle, appelé à contribuer, par la plus fructueuse des industries, à la grande œuvre de la propagation de la foi, peut s'appliquer ces paroles du saint Évangile : *misit me Deus evangelizare pauperibus*. Or s'il est vrai de dire ce que nous répétons si souvent : "celui qui sauve l'âme de son frère assure le salut de la sienne," que dirons-nous de celui qui, au grand jour des rétributions, pourra présenter, avec quelque honneur, au souverain Juge les armes de l'évêque missionnaire, portant l'humble et consolante devise :

INFIRMA MUNDI

ELEGIT.

DEUS ;

PAUPERES EVANGELISANTUR.

EDUARDUS.

Les premiers missionnaires du Canada.*

Messieurs,

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que l'on trouve un plaisir toujours nouveau à jeter parfois un regard sur le bon vieux temps ? à nous rappeler ce que nos ancêtres ont fait sur le sol que nous habitons ? Pour nous, descendants de la vieille France, ces souvenirs sont marqués au coin de tant de noblesse et de grandeur qu'ils doivent nécessairement élever notre âme, ranimer notre courage et allumer dans nos cœurs cet amour des grandes choses qui fut la passion de nos pères.

Parmi les hommes dont nous aimons aujourd'hui à répéter le nom, il en est une certaine classe dont le dévouement et la constance ont surpassé ce que l'imagination aurait à peine osé inventer ; le récit de leurs actions nous étonne encore aujourd'hui, et si nous pouvons quelque peu nous les expliquer, c'est que, par

* Ce travail fut lu en même temps qu'*Une nuit dans les bois*, comme nous l'avons expliqué dans la dernière livraison, le 12 mars 1865, à une séance académique donnée à l'occasion d'une visite de Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska.

la foi, nous avons la connaissance de ce que peut faire l'homme, lorsqu'il est aidé de la force d'en haut : je veux parler des premiers missionnaires du Canada.

A une époque qui n'est pas encore très reculée, notre sol était habité par des peuplades nombreuses, plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Le céleste flambeau de la religion n'avait pas encore éclairé ces intelligences grossières qui n'étaient familières qu'avec les vices et les passions ; aussi nos grandes forêts n'avaient-elles répété que de féroces cris de guerre ou le chant de mort des prisonniers. Cependant on voyait chaque année de généreux missionnaires abandonner leur patrie, s'arracher à leurs affections les plus tendres, quitter parfois des positions honorables où leurs talents les faisaient briller, pour venir dans ces contrées sauvages, sur ce théâtre obscur et ignoré, mener une vie de sacrifices et de privations de tout genre. Avec quelle ardeur ils embrassaient le joug qu'ils s'imposaient ! C'était avec des transports d'allégresse qu'ils saluaient nos rivages pour la première fois, qu'ils embrassaient cette terre désirée qu'ils pouvaient s'attendre à blanchir de leurs ossements. Et lorsqu'ils avaient mis le pied sur ce sol qu'ils regardaient dorénavant comme leur patrie, on les voyait, admirables de dévouement, s'oublier eux-mêmes pour ne plus songer qu'au bien de ces frères infortunés à qui ils venaient apporter de si loin la grande nouvelle du salut.

Pour nous former une idée des sacrifices de ces ouvriers de l'Évangile, il ne sera peut-être pas sans intérêt de suivre quelqu'un d'entre eux au milieu de ses travaux et de ses périls. Déjà, je suppose, le missionnaire a quitté sa terre natale, son beau pays de France, et après une traversée longue et pénible, il est arrivé au Canada. Après s'être un peu remis de ses fatigues, il doit partir pour le pays des Hurons. Il y a loin de Québec à la mer d'eau douce ; et à cette époque, il fallait quelque fois plusieurs semaines pour faire le trajet, car alors il n'y avait point de routes percées à travers ces sombres forêts et le bateau rapide ne sillonnait pas comme aujourd'hui nos grandes rivières. Il devra donc faire ce voyage tantôt par terre et à pied, tantôt monté sur un frêle canot d'écorce ou il ne sera à couvert, ni des ardeurs du soleil, ni de l'humidité des brouillards. Les pays qu'il a à traverser lui sont tout-à-fait inconnus et il n'a pour guides que quelques sauvages dont il ne connaît ni la langue ni le caractère. Cependant, après s'être muni de quelques provisions, il part. Si les gens de son escorte sont assez nombreux et surtout assez humains, il pourra, par exception, s'exempter de la manœuvre ; mais le plus souvent il devra manier comme les autres un lourd aviron. Il deviendra bientôt épuisé de fatigues ; cependant ce n'est que tard le soir que l'on campera sur la rive. Le petit équipage se repose alors de ses fatigues ; quant au missionnaire, il n'en a pas le loisir, il chancelle sous le poids de son corps, cependant un

bréviaire à la main, il profite des dernières clartés du jour pour satisfaire à un devoir qu'on ne lui a pas permis d'accomplir plus tôt. Il ira enfin prendre quelque repos ; mais quelle dure couche l'attend ! Sur un sol souvent humide et raboteux, il a étendu une natte ou une mauvaise peau de bête ; une racine d'arbre, une épave ou une pierre lui sert d'oreiller ; le toit qui l'abrite n'est formé que de quelques branches entrelacées. Si l'on est encore à la saison d'été, des nuées de moustiques l'assaillent ; avides de sang, elles s'attachent à sa peau et leurs piqûres de feu l'empêchent de fermer l'œil. L'automne toutefois ne lui sera pas plus favorable, car alors ses membres se roidiront de froid et il sera souvent forcé d'abréger son sommeil. Ajoutez à tout cela la crainte d'être surpris par les bêtes féroces qui errent en tous sens et font retentir la forêt de leurs rugissements.

Un nouveau jour ne lui apporte que de nouvelles fatigues. Ainsi dans le cour de la marche, il se présentera un portage quelquefois de deux ou trois lieues ; alors une lourde charge sur les épaules il lui faut faire ce long trajet par des sentiers impossibles ; il doit marcher tout le jour à travers l'eau et la fange des bas-fonds, les ronces et les épines des fourrées épaisses, gravir parfois des côteaux escarpés, descendre au fond des précipices, exposé sans cesse à de nouvelles chutes sur un sol mal uni. L'épuisement n'est pas pour lui une raison de s'arrêter, car, sans trop de scrupule, ses compagnons peuvent l'abandonner sur la route, s'il n'a pas la force de les suivre. Si encore il pouvait soulager ses peines en les communiquant, mais il doit garder un continuel silence, et depuis son départ, il n'a peut-être pas proféré une seule parole, car il n'entend pas la langue de ses compagnons et il ne peut en être compris.

Cependant après ces rudes portages l'embarcation est remise à flot et l'on vogue encore de longs jours sans être arrêté par les ardeurs du soleil, ni par les brouillards d'un automne froid et humide. Et comment trouver un abri contre l'intempérie de la saison ? Nulle bourgade ne borde ces rives inhospitalières, ou si quelques siges d'habitations se présentent de temps en temps à leurs regards, ils feront force de rame pour les éviter, car ils savent qu'ils ont là des ennemis. Aussi une des plus grandes inquiétudes de notre missionnaire dans ces sortes de voyages lui vient-elle de la crainte de tomber entre les mains de quelque bande iroquoise, car il n'ignore pas les tortures qui l'attendent. Être traîné de village en village pour servir de jouet à la cruauté d'une multitude sanguinaire, être mutilé à coups de bâtons ou meurtri à coups de pierre, souffrir la nudité par les froids les plus intenses, ne prendre de nourriture qu'une ou deux fois en trois ou quatre jours, être lié à un arbre ou suspendu par les pieds en même temps que battu de verges, se voir couper l'une après l'autre les phalanges des doigts, sentir ses ongles arrachés avec les dents ou bien encore la peau de sa tête enlevée avec la chevelure et sur son crâne

dé-
tou-
mi-
sor-
Ca-
l'an-
rie
et
me-
de-
dar-
ter-
mes-
plus-
poli-
et g-
savo-
ges-
nise-
tant-
sion-
ce q-
maît-
petit-
mes-
risée-
et toi-
sonn-
temp-
quan-
temp-
Cej-
aux s-
le mi-
bois r-
te, le-
quelle-
dit le-
écorce-
dehor-
dans c-
et si v-
vers u-
d'un g-
des fe-
lesque

dénudé et palpitant recevoir des cendres chaudes, avoir enfin autour de son cou un collier de haches rougies au feu ou périr au milieu des flammes, tel est le genre de supplices réservés au prisonnier des Iroquois et surtout au missionnaire. L'apôtre du Canada en était instruit d'avance, mais rien ne pouvait tempérer l'ardeur de son zèle, et sa charité pour les âmes le rendait supérieur à la crainte des tourments.

Mais qu'il ait, je suppose, évité la rencontre de ces loups furieux et qu'il soit parvenu au terme de son voyage, si l'on est au commencement de la mission, comme le missionnaire n'a pas encore de demeurer et qu'il ne sait pas la langue indigène, il doit se condamner à plusieurs mois de captivité, c'est-à-dire se faire adopter par une famille sauvage et habiter dans sa cabane. C'est ici, messieurs, que son dévouement et son abnégation paraissent avec plus d'éclat. N'est-il pas admirable en effet de voir des hommes polis et délicats se condamner à vivre au milieu de ces êtres bruts et grossiers ? des personnages quelquefois remarquables par leur savoir et leur éloquence se faire les disciples de quelques sauvages ignorants et consentir, pour la gloire de la religion, à fraterniser avec ces hommes dont les manières dégoûtantes contrastent tant avec la politesse de leurs mœurs ? Quelques paroles d'un missionnaire de cette époque à de futurs collaborateurs feront voir ce qu'ils en pensaient eux-mêmes. « Il faut faire état, pour grand maître et grand théologien que vous avez été en France, d'être ici petit écolier, et encore, ô bon Dieu ! de quels maîtres ? des femmes, des enfants, de tous les sauvages, et d'être exposés à leur risée. La langue huronne sera votre St-Thomas et votre Aristote, et tout habile homme que vous êtes et bien pensant parmi des personnes doctes et capables, il faut vous résoudre d'être assez longtemps muet parmi des barbares ; ce sera beaucoup pour vous quand vous pourrez commencer à bégayer au bout de quelque temps. »

Pendant les souffrances physiques viennent encore se joindre aux souffrances morales. Voyons, par exemple, le palais qui abrite le missionnaire. La construction en est fort simple. Des pièces de bois rond superposées les unes aux autres en forment la charpente, le tout est recouvert de branches et d'écorces à travers lesquelles on a pratiqué une ouverture pour la fumée. « Nous avons, dit le missionnaire cité plus haut, une cabane bâtie de simples écorces, mais si bien jointes que nous n'avons que faire de sortir dehors pour savoir quel temps il fait. » On n'entre qu'en rampant dans cette demeure dont la porte est une peau d'ours ou d'original, et si vous entrez quel spectacle se présente ! Vous apercevez à travers une fumée épaisse sept ou huit personnes accroupies autour d'un grand feu ; ce sont des hommes à l'aspect ignorant et abruti, des femmes vêtues de lambeaux, des enfants presque nus, parmi lesquels règnent la misère et une malpropreté dégoûtante. C'est

dans cette triste compagnie que se trouve le missionnaire, assis sur un sol humide, d'un côté sa figure se brûle auprès du foyer, tandis que de l'autre le froid saisit ses membres, car la glace et les frimâs forment les lambris de cette demeure. Et cet homme, venu d'un climat doux et tempéré, doit passer de longues nuits d'hiver sous cette cabane glacée, n'ayant que quelques peaux pour se couvrir.

Un autre tourment est celui de la fumée, que le vent fait tourbillonner à son gré. Voici ce qu'en dit un missionnaire du temps. "Pour la fumée, je vous confesse que c'est un martyr, elle me tuait et me faisait pleurer incessamment sans que j'eusse ni chagrin, ni tristesse dans le cœur. J'ai cru plusieurs fois que je m'en allais être aveugle ; les yeux me cuisaient, ils me pleuraient ou distillaient comme un alambic ; je disais les psaumes de mon bréviaire comme je pouvais, les sachant à demi par-cœur, j'attendais que la douleur me donnât un peu de relâche pour réciter les leçons et quand je venais à les lire, elles me semblaient écrites en lettres d'un feu écarlate. Nous étions souvent contraints de mettre la bouche contre terre afin de respirer, et bien que les sauvages soient accoutumés à ce tourment, il redoublait parfois avec une telle violence qu'ils étaient contraints aussi bien que moi de se coucher sur le ventre et de manger quasi la terre pour ne pas boire la fumée."

De plus, la malpropreté des sauvages est proverbiale, et il fallait un zèle d'apôtre pour ne pas s'en rebuter. Voyez-les, par exemple, dans leurs repas : assise par terre, toute la famille puise à un grand vase de bois qui renferme le potage commun. L'éternelle *sagamité* de blé-d'inde ou bien un morceau de chétive galette et quelques poissons souvent à demi pourris, voilà le repas du sauvage et par suite du missionnaire ; des chiens affamés se disputent leur part au plat de famille, et il faut être bien déterminé pour avoir une portion suffisante dans ce pillage. Cependant on se croyait dans l'abondance lorsqu'on pouvait se procurer un tel repas, car la famine la plus affreuse se faisait souvent sentir dans cette hutte enfumée. Le sauvage sensuel et glouton n'a nullement l'esprit d'économie ; au retour de la chasse, il fait de grands festins et quand il a consommé ses provisions, si le gibier vient à manquer, il se trouve dans la disette la plus affreuse. Le missionnaire partage amplement ces souffrances, il est obligé de jeûner avec toute la famille des journées entières, et pour un bon dîner il sera quelquefois plusieurs jours sans prendre de nourriture. Un père Jésuite raconte qu'ayant raccommode avec une peau d'aiguille la soutane de toile qu'il portait, il fut obligé dans un moment de semblable famine, de faire bouillir ses pièces et de les manger. "Et, ajoutait-il naïvement, je vous assure que si toute ma soutane eût été de cette étoffe, je l'aurais rapporté bien courte à la maison." Ah ! combien de fois au milieu de ses misères le missionnaire ne devait-il pas se rappeler sa terre natale, ses parents

et se
dou
unic
D
naï
des :
ses t
fant
vage
par :
me q
ser.
rif ca
ne fo
tition
nait-
missi
telle
voue.
Ne
lenti.
vous
que f
leur
leurs
rons :
plus l
je ne
tionn
cabar
quoiq
ya ap
ni par
Que
assez l
lief, r
vos ye
de fair
ral ad
sons à
dis et i
lamm
de ces
tre les
marty
sang p
patrie

et ses amis. Mais soutenu par une force divine, il renouvelait sans doute son sacrifice, et retrouvait la force et le courage dans une union intime et vivifiante avec son Dieu.

Dès que la mission eut une maison particulière, le missionnaire dût avoir un peu moins à souffrir, mais vivant au milieu des sauvages, il devait partager ses misères, supporter ses défauts, ses travers de caractère, et nous savons combien le naturel de l'enfant des bois était âpre et grossier. Indolent et paresseux, le sauvage était sans cesse à la maison du missionnaire, l'importunant par ses questions ou le contrariant par ses caprices ; on voit même qu'ils allaient jusqu'à enfoncer sa porte pour le plaisir de s'amuser. Il fallait bien se donner garde de le contrarier, car, vindicatif comme il est, fut-ce au bout de dix ans, il pouvait sans aucune forme de procès vous fendre la tête à coup de hache. La superstition le faisait croire aux imaginations les plus absurdes ; survenait-il une épidémie ou quelque autre malheur, on l'attribuait au missionnaire et l'on disait publiquement qu'il en était la cause : telle était souvent la récompense que l'on témoignait à son dévouement.

Ne croyons pas cependant que, pour tout cela, son zèle fut ralenti... Mais je m'arrête, je ne finirais pas si j'entreprenais de vous faire le récit de tous ses travaux. Néanmoins ces hommes que fortifiait l'Esprit consolateur, supportaient tout avec joie et leur courage semblait grandir en présence de leurs peines et de leurs difficultés. " Nous serons pris, écrivait l'un d'eux, nous serons massacrés, nous serons brûlés. Le lit ne fait pas toujours la plus belle mort. Je ne vois ici, disait-il en parlant de ses confrères, je ne vois ici personne baisser la tête, au contraire chacun ambitionne ce poste. Pour venir ici, il faut sentir de près la fumée des cabanes iroquoises, et peut-être y être brûlé à petit feu, mais quoi qu'il puisse arriver, je sais bien que le cœur de ceux que Dieu y a appelés y trouvera son paradis, et que leur zèle ne sera arrêté ni par les eaux ni par les flammes. "

Que dire, messieurs, d'un héroïsme semblable ? Les faits parlent assez haut d'eux-mêmes, et mes paroles loin de leur donner du relief, ne seraient peut-être qu'un vain encens qui déroberaient à vos yeux la belle et grande réalité ; toutefois vous me permettrez de faire en terminant une petite réflexion. Nous sommes en général admirateurs des belles actions de nos aïeux ; nous nous plaignons à redire le courage et l'héroïsme de ces chefs de guerre hardis et intrépides qui, pendant de longues années, défendirent vaillamment le drapeau de la France ; nous nous entretenons souvent de ces glorieux faits d'armes où ils signalèrent leur bravoure contre les Iroquois ou leurs ennemis d'outre-mer, et nous oublions ces martyrs de dévouement qui usèrent leurs corps ou versèrent leur sang pour la religion. La bravoure et le courage au service de la patrie n'exigent pourtant que des sacrifices passagers, tandis que

ceux du missionnaire sont de tous les instants. Louons nos guerriers, chantons leurs exploits ; mais d'un autre côté, soyons fiers en toute circonstance de payer un juste tribut d'hommages et d'admiration à ces hommes dévoués qui, après avoir été sur la terre des chrétiens fervents et de grands patriotes, ont déjà ceint sans aucun doute, dans le ciel, la couronne d'immortalité.

F. KAVANAGH

Collegiana.

—Le 10, Sa Grandeur Mgr V. Grandin, évêque de St-Albert, est passé à Ste-Thérèse en route pour St-Jérôme. La neige ayant arrêté la circulation des trains sur la ligne du nord, Monseigneur resta une partie de la journée chez nous et se rendit à St-Jérôme en voiture.

—Le 12, Monseigneur revint à Ste-Thérèse, accompagné du Révd. M. D. Fillion, curé de St-Jean-Baptiste, Manitoba. Les élèves durent se conformer aux désirs de Sa Grandeur et prendre un grand congé ce jour là, en dépit de la tempête de Wiggins qui sévissait si mal à propos.

—Les exercices de la semaine sainte ont été suivis, comme toujours, avec recueillement, par une foule très considérable.

—Pendant cette semaine, MM. les *finissants* ont fait leur retraite de décision sous la direction de monsieur le Supérieur. A l'épanouissement de leurs figures, il est facile de voir que l'Esprit-Saint a fait son œuvre. Aussi Dame rumeur rapporte-t-elle des choses précieuses au sujet de MM. les *finissants*. Il paraîtrait que le plus grand nombre, six ou sept sur huit, ont choisi *la meilleure part*.

— plus
deur
de P
foule
quell
pauvi
heur
ab ost
tacles
sauva
christ
malgr
pliqua
tianise
Les
nérosi
de qua
comm
chœur
l'éclat
cuta sc
Gouno
Allelui
Ave Ve
de M.

—St
mars :
11950
Ave M

Voici
geux :
tions p
Maria.

—Le jour de Pâques a été célébré avec une pompe plus grande encore que les années passées. Sa Grandeur Mgr Grandin officiait au fauteuil. Après le chant de l'évangile, Monseigneur adressa la parole à une foule avide de l'entendre. Avec quel charme, avec quelle onction le saint évêque relata les souffrances des pauvres missionnaires. S'inspirant avec un rare bonheur des paroles du texte sacré, *quis revolvat lapidem ab ostio monumenti*, Monseigneur fit comprendre les obstacles sans nombre qui s'opposent à la conversion des sauvages, toutes les difficultés qui empêchent de les christianiser. A l'office de l'après-midi, Monseigneur, malgré ses fatigues, continua le même entretien. Il expliqua le travail immense qu'il reste à faire pour christianiser les sauvages quand ils ont été baptisés.

Les paroissiens de Ste-Thérèse répondirent avec générosité à l'appel de Sa Grandeur, en lui offrant plus de quatre vingt dollars. Le jour de Pâques 1883 restera comme l'un de nos plus beaux souvenirs. Le *grand chœur* du collège ne contribua pas peu à rehausser l'éclat de la fête. Voici la liste des morceaux qu'il exécuta sous la direction du Révd M. A. Sauvé : *Kyrie*, de Gounod, *Gloria*, *Credo*, *Sanctus* et *Agnus*, de Concone, *Alleluia*, de Lambillotte, tous les psaumes harmonisés, *Ave Verum* et *Ave Maria*, de Th. Dubois, *Tantum ergo*, de M. A. Sauvé.

—Statistiques de la milice du pape pour le mois de mars : 9100 heures de silence, 8565 heures de travail, 11950 récréations parfaites, 450 communions, 395,994 *Ave Maria*.

Voici le résultat obtenu par le zouave le plus courageux : 240 heures de silence et de travail, 250 récréations parfaites, 4 communions et plus de 15,000 *Ave Maria*. Honneur au brave !

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Morale.—1^{ers} L. Boissonneau, L. Cousineau, T. Nepveu, A. Péladeau et L. Valiquet; 2^e W. Holland; 3^e E. David et A. Thérien.

Physique.—1^{er} T. Nepveu; 2^e T. Théoret; 3^e L. Cousineau; 4^e A. Gaboury.

RHÉTORIQUE.

Discours français.—1^{er} E. Coursol; 2^e C. Leduc; 3^{es} H. Vachon, A. Mantha et T. Arbour; 4^e T. L'Écuyer.

Thème Latin.—1^{er} T. Jasmin; 2^e T. L'Écuyer; 3^e E. Tellier; 4^e E. Coursol.

Version grecque.—1^{er} E. Coursol; 2^e A. Mantha; 3^e J. Blais; 4^e T. Jasmin et T. Bélanger.

SECONDE.

Composition française.—1^{er} H. Auclair; 2^e H. Roy; 3^e E. Monet; 4^{es} E. Ostiguy et A. Boissonneau.

Vers français.—1^{er} E. Monet; 2^e H. Roy; 3^{es} H. Auclair et D. Dubois; 4^e E. Ostiguy.

Composition latine.—1^{ers} H. Roy et C. McGinniss; 2^e O. Cloutier; 3^e A. Lessard; 4^e E. Ostiguy.

TROISIÈME.

Thème latin.—1^{er} G. Langlois; 2^e F. Latulippe; 3^e J. B. Jodoin; 4^e Al. Aubry.

Version latine.—1^{er} H. Marien; 2^e J. B. Jodoin; 3^e J. Duquette; 4^e G. Langlois.

Version grecque.—1^{er} H. Marien; 2^e J. B. Jodoin; 3^e G. Langlois.

QUATRIÈME.

Langue grecque.—1^{er} A. Nepveu; 2^{es} W. Proulx et O. Simard; 3^{es} C. Delorme et C. Poissant.

Mémoire. — 1^{er} E. Gravel ; 2^o D. Sigouin ; 3^o C. Poissant ; 4^{es} E. Dagenais et O. Simard.

Thème anglais. — 1^{ers} A. Moncion, C. Larocque, C. Poissant ; 2^o E. Dagenais.

CINQUIÈME.

Version latine. — 1^{er} A. Valiquet ; 2^o J. Merleau ; 3^o B. Wilson ; 4^o Mérizzi.

Thème français. — 1^{er} A. Valiquet ; 2^{es} J. Merleau, C. Kelley et A. Marchand ; 3^o J. Brazeau.

Histoire ancienne. — 1^{er} E. Mérizzi, 2^o A. Valiquet ; 3^o A. Beaudin ; 4^o J. Merleau.

SIXIÈME.

Thème latin. — 1^{ers} G. Boisseau et U. Forget ; 2^o E. Béchard ; 3^o G. Boissonneau ; 4^o S. Bouvret.

Thème français. — 1^{ers} E. Béchard et G. Boissonneau ; 2^{es} S. Bouvret et D. Villemure ; 3^o N. Forget ; 4^o W. Dion.

Mémoire. — 1^{er} G. Boissonneau ; 2^{es} J. B. Turcot et E. Béchard ; 3^o J. Danis ; 4^o S. Bouvret.

**Notes de conduite pour le mois de Mars
1883.**

PARFAITEMENT BIEN :

MM. L. Boissonneau, E. Graton, T. Nepveu, H. Sanche, T. Théorét, W. Holland, E. Coursol, C. Leduc, T. L'Ecuyer, A. Martel, G. Alarie, J. Casey, J. C. Dunn, F. Labonté, C. Poissant, J. Chaumont, B. Benoit, L. Bergevin, A. Beaudin, A. Gagnon, A. Marchand, J. Merleau, E. Campeau, E. Béchard, M. Brière, N. Dubois.

TRÈS BIEN.

MM. U. Brûlé, U. Forget, A. Péladeau, A. Therrien, J. Valiquet, T. Jasmin, C. O'Hare, J. Campeau, U. Ethier, A. Graton, E. Monet, D. Plouffe, S. Turcof, A. Boucard, O. Graton, J. B. Jodoin, P. Roch, J. Boisseau, A. Charbonneau, A. Préfontaine, O. Simard, O. Therrien, C. Cousineau, J. M. Ouimet, B. Wilson, P. Legault, M. Leguerrier, D. Boyer, J. Graton, W. Forget, W. Maisonneuve, U. Martin.
